

Au-delà de l'expérience personnelle, le mystique musulman dans la cité

Responsable

Pascal Lemmel

(EPHE, Laboratoire d'Études sur les Monothéismes)

Jeudi 13 juillet 2023
8h30-10h30
Salle Déméter 006

Discutant

Youssef T. Sangaré

(UCA / Laboratoire
Communication et sociétés)

Intervenants

Fadila Ezzat

(EPHE, Laboratoire d'Études sur les Monothéismes)

Pascal Lemmel

(EPHE, Laboratoire d'Études sur les Monothéismes)

Samia Touati

(EPHE, Laboratoire d'Études sur les Monothéismes)

Gregory Vandamme

(Université de Louvain, Institut Supérieur de Philosophie)

Résumé de l'atelier

Un grand nombre de travaux sur le *ṣūfisme* (*taṣawwuf*) ont concentré leurs efforts sur l'étude de l'*expérience mystique*, une expérience personnelle et ineffable. Ce faisant, les chercheurs de ce domaine ont fini par conceptualiser une catégorie *Mystique* qui serait plus ou moins universelle, posant invariablement une double dichotomie en tant que critère distinctif. D'une part, la nature « irrationnelle » de l'expérience vécue par le mystique entraînerait de *facto* une opposition entre *ṣūfisme* et exercice de la raison, que cette dernière soit théologique ou philosophique. D'autre part, l'attitude *mystique* serait systématiquement caractérisée par une mise en retrait du monde, l'ensemble ayant finalement renforcé l'idée d'une opposition irréductible entre le *ṣūfisme* et une certaine « orthodoxie ». Or, comme l'ont montré de nombreuses études de ces dernières décennies, une lecture élargie des œuvres des grands *mystiques* musulmans ainsi que l'étude attentive de leur trajectoire personnelle saisie dans son contexte historique mettent en exergue l'engagement du soufi dans l'espace social et politique de son temps. Loin de l'image du *mystique* en retrait du monde, cet engagement a pu prendre diverses formes allant du discours éthique à la revivification de la pensée musulmane de son temps en passant par les liens tissés avec le pouvoir ou encore l'émergence de structures sociales telles que les *ṭarīqa* (« voie soufie »).

À partir de l'étude des textes de penseurs musulmans de tradition soufie appartenant à plusieurs lieux et époques ou de textes hagiographiques, au-delà de l'*expérience mystique* proprement dite, cet atelier s'attachera à mettre en lumière les différentes natures et la portée de l'engagement du *mystique* dans la cité.

Programme

Fadila Ezzat

Syed Muhammad Naquib al-Attas, entre métaphysique soufie, falāsifa et kalām

Dans son livre, *Prolegomena to the Metaphysics of Islam (Prolégomènes à la métaphysique de l'Islam)* le philosophe et philologue malaisien Syed Muhammad Naquib al-Attas (né en 1931), qui se réclame d'une longue tradition mystique, nous présente une ontologie qui se base principalement sur les écrits des métaphysiciens soufis. De son point de vue la « métaphysique soufie » permettrait de rendre compte de la réalité dans toutes ses dimensions. Par cette expression, le penseur malaisien fait principalement référence à la métaphysique de l'école akbarienne, cette dernière ayant selon lui développé dans ce domaine

le système le plus abouti – en comparaison avec ceux des *falāsifa* ou des *mutakallimūn*. Pour autant, cela ne disqualifie pas les systèmes ontologiques de ces derniers. Au contraire, tout l'objet de cet ouvrage est justement de souligner l'unité et la compatibilité de ces trois systèmes tout en insistant sur le caractère supérieur de la métaphysique soufie. Nous nous attacherons donc à examiner les arguments mobilisés par al-Attas afin de démontrer la perméabilité, voire la fusion, qui a lieu entre mystique et *falsafa* au sein de l'école akbarienne ; fusion qu'al-Attas lui-même tente de reproduire au sein de son œuvre.

Pascal Lemmel

Entre « retrait du monde » et réforme de la pensée musulmane, Abū Ḥāmid al-Ghazālī, un ṣūfī dans la cité

Dans le *Munqid min ad-ḍalāl* (« Celui qui préserve de l'erreur »), ouvrage qui s'apparente à une autobiographie, en proie à une crise de doute, le théologien perse Abū Ḥāmid al-Ghazālī (m.1111) écrit au sujet de la façon dont il a retrouvé la certitude : « Je n'y suis pas arrivé par des raisonnements bien ordonnés, ou des discours méthodiquement agencés, mais au moyen d'une Lumière que Dieu a projetée dans ma poitrine ».

Plus loin dans le *Munqid*, faisant cette fois-ci face à une crise existentielle, il nous informe qu'avec l'aide de Dieu, il a fini par quitter Bagdad où il enseignait, renonçant ainsi aux honneurs. Il relate : « Ma période de retraite a duré environ dix ans, au cours desquels j'ai eu d'innombrables, d'inépuisables révélations ». Sans minimiser le caractère authentique des faits relatés, ni la place du *Mystique* dans la pensée du théologien, nous sommes à l'évidence en présence de deux motifs récurrents de la catégorie *Mystique* permettant de classer al-Ghazālī parmi les *mystiques*, à l'égal de figures spirituelles ayant fait l'objet de récits hagiographiques. Or, notre contribution, en partant des textes, visera à montrer, que loin de l'image du *mystique traditionnel* et sans rien retirer à la dimension spirituelle de son œuvre, à quel point le penseur perse fut impliqué dans les affaires de la cité, que ce soit par sa proximité avec les différentes institutions politiques et sociales de son époque, y compris pendant sa *retraite*, ou encore par sa volonté d'imposer à ses pairs une réforme de la pensée musulmane qui contribuera à façonner les sociétés musulmanes jusqu'à nos jours.

Samia Touati

L'humour et la plaisanterie dans le soufisme : un défaut à proscrire ou une qualité à cultiver ?

À la question de savoir comment les différentes figures et écoles soufies ont appréhendé la question de l'humour et de la plaisanterie, c'est l'attitude plutôt réprobatrice qui est souvent affirmée, par l'exemple du courant des *bakkā'īn* (« ceux qui pleurent beaucoup ») lequel était fortement marqué par la gravité de la condition pécheresse de l'être humain. Cela semble même confirmée par la lecture sommaire de la position d'Abū Ḥāmid al Ghazālī (m. 1111) sur la question, en se fondant sur le fait que cet érudit conjuguant *kalām*, *fiqh* et *taṣawwuf* n'hésitait pas à classer la plaisanterie (*muzāḥ*) parmi les « défauts de la langue » dans son opus *Iḥyā' 'Ulūm al-Dīn (Revivification des sciences de la religion)*. Cependant, cette apparente défiance vis-à-vis de l'humour se révèle beaucoup plus nuancée et circonstanciée qu'il n'y paraît, ne serait-ce que parce que les exemples de plaisanteries attribuées au Prophète et à ses compagnons abondent. À leur instar, de nombreux maîtres spirituels se sont illustrés par des propos ou des attitudes pouvant prêter à sourire tant leur enseignement s'attachait à souligner des aspects paradoxaux de l'existence. De nombreux récits hagiographiques l'attestent. Ceci démontre à quel point manier l'humour avec finesse devenait aux mains de ces maîtres un outil pédagogique fort utile dans l'optique de transmettre des connaissances ou encore de corriger des pratiques. C'est également ainsi qu'un personnage légendaire a fini par imprégner la culture humoristique populaire d'enseignements éminemment soufis : le célèbre Juḥā, dans la tradition arabophone, ou Nasreddin Hoca dans la tradition turcophone, dont les nombreuses anecdotes contiennent, en plus de

l'élément comique, une morale ou une pensée profonde au-delà de la simplicité des termes qui y sont employés.

Gregory Vandamme

Ibn 'Arabī et la politique du royaume humain

Ibn 'Arabī (m. 1240) a entretenu tout au long de sa vie un rapport ambivalent avec les pouvoirs en place, qu'ils soient almohade, seldjoukide ou encore ayyoubide. L'éthique spirituelle développée par le *Shaykh al-akbar* semble pourtant loin d'être incompatible avec certaines visées politiques, comme l'illustre les utilisations de son œuvre par les souverains rasoulides ou ottomans. Les doctrines d'Ibn 'Arabī recèlent en effet de nombreux éléments qui reflètent et utilisent la structure et les représentations politiques de son temps, que l'on pense à la hiérarchie et l'articulation des différents types de fonction de son hagiographie, au califat de l'Homme parfait, ou encore la mission eschatologique du Mahdi et de son cercle de vizirs. On peut donc légitimement se demander s'il existe une pensée politique particulière chez Ibn 'Arabī. Cette présentation tentera de répondre à cette question à travers l'analyse de ce qui est sans doute son œuvre à la symbolique politique la plus évidente : le *K. al-Tadbīrāt al-ilāhiyya fī iṣlāḥ al-mamlaka al-insāniyya* (*Livre des gouvernances divines pour la prospérité du royaume humain*). Nous verrons comment Ibn 'Arabī y déploie une correspondance symbolique entre l'organisation extérieure de l'État et de ses différents organes, et l'organisation intérieure de l'individu. Le cadre posé par cette structuration politique à deux dimensions nous permettra d'y articuler les notions doctrinales précitées afin d'esquisser un premier aperçu de la philosophie politique du *Shaykh al-akbar*.